

31

14 Février 1889.

1

26, rue Gay Lussac, Paris.

Cher Monsieur,

Le bel article que vous avez bien voulu consacrer à mon livre dans la 'Eocix' est l'étude la plus lumineuse, la plus pénétrante et la plus complète qui ait jamais été écrite sur la question de la langue. Ces pages magistrales ne seront plus dépassées. Tout est vu, tout est compris, tout est présenté avec une netteté, une logique rares. Il sera impossible de dire mieux - ou même de dire autrement. Jamais les arguments pour et contre n'ont été produits avec plus de force, avec un sens plus fin de la réalité des choses. Vous m'avez fait éprouver, à vous lire, un peu de cette jalousie dont parle Homère, mais une jalousie raffinée, si

Je puis dire, par tout ce que notre sentiment moderne y apporte d'admiration et d'attention. Je ressens cette même jalousie devant toutes les œuvres d'art accomplies: malgré moi, j'envie l'artiste qui fait si bien et, tout d'un temps, je l'aimè d'avoir si bien fait.

Je suis fier d'avoir été l'occasion - je n'ai pas été autre chose - d'une si belle étude. Elle m'a pénétré d'une délicieuse satisfaction, d'un grand bien-être et de paix; je me disais, en effet, que maintenant le public pouvait me lire ou ne pas me lire, se rendre à mes raisons ou les combattre. Celui me devenait désormais indifférent: j'étais sûr du moins que toute la grâce lui vint l'article de Roïdis, que la question y avait été nettement posée et que, par cela même, elle avait fait un immense

progrès. Or, je ne demande absolument pas autre chose. Mes ambitions ne vont pas au delà. Vous avez dû opérer des conversions que j'eusse été incapable d'accomplir par moi-même. Permettez-moi de vous en remercier en mon nom, mais surtout de me réjouir avec vous du service éclatant que vous avez rendu à la Grèce.

Pour moi, entre autres obligations, je vous aurai aussi celle de m'avoit tendu la perche: je ne tiens pas du tout, comme à un article de foi, à l'orthographe ἔσπεο, ἔσπεός. Je trouve maintenant comme vous que ces graphies blessent l'œil inutilement. Seulement, il ne devenait difficile de me résister devant les énormes lettres qu'on m'a dites à ce sujet. C'est après avoir beaucoup hésité que je m'étais déterminé à cette transcription de la diphthongue ancienne.

Vous allez juger de la pureté de mes intentions, quand je vous aurai dit ce qui m'a finalement décidé à prendre ce parti extrême : deux institutrices de Constantinople se plaignaient un jour à moi de la complication de l'orthographe actuelle. Je me rendais bien compte de leur embarras, surtout en réfléchissant à celui des enfants; mais je ne disais rien d'autre part que toute réforme dans ce sens ne pourrait aboutir et je ne creusais la tête pour trouver au moins une seule simplification dont la langue moderne nous fournit déjà quelque modèle : je trouvais les graphies *βειξω*, *γενρος*. Innocemment j'ai voulu les étendre à tous les mots qui présenteraient la combinaison *ev ev*, me disant dans le fond de mon cœur que mes deux institutrices me sauraient peut-être gré de cette légère innovation. Vous voyez

que je n'y mettais guère de malice et
 que je n'agissais pas par un vain amour de
l'épate. Mais vous me faites apercevoir que
 cela même était aller trop loin. M. Kumbacher, par
 lettre, m'avait fait la même observation. Aussi
 je renonce sans peine à mes φ et à mes β .
 L'orthographe traditionnelle est ce qu'il y a
 au monde de plus tenace. En maintenant le v ,
 nous restons d'ailleurs dans les habitudes anciennes.
 Mais pour cette même raison, je crois qu'il est très
 difficile d'écrire: $\pi\acute{o}\lambda\iota$; c'est trop laid et c'est
 trop franchement contraire au système ancien
 qui ne tolère pas d'autre graphie que $\varphi\omega\nu\eta$,
 $\varphi\omega\nu\eta\acute{s}$ etc. $\pi\acute{o}\lambda\iota$ se déclinant d'après l'
 jeu de déclinaison ancienne doit s'écrire de même.
 Je serai mon profit de bien d'autres observations
 contenues dans votre article, surtout en ce qui
 concerne le vocabulaire: quand un mot se
 vante, qui du reste ne contrarie en rien la gram=
 maire populaire, et devenu familier même
 au peuple ($\tau\epsilon\phi\omega\sigma$ = $\epsilon\acute{o}\delta\alpha$), il n'y a, en effet,
 aucun inconvénient à s'en servir: d'g
 même tout avantage à cet emploi.

Votre étude de la *Εσθη* a modifications

plans de cet hiver : avant d'en avoir
 pris connaissance, je comptais encore revenir
 à la charge et traiter la question dans
 un assez long travail en grec. J'en avais
 même écrit une bonne partie. J'ai laissé
 le tout dans mes cartons ; cela devenait
 désormais inutile. Je ne dis pas que je ne
 reprendrai pas quelque jour cette idée, en
 remaniant le plan primitif et en le
 concentrant sur plusieurs points. Mais,
 dans ce cas, je vous demanderai la
 permission de mettre votre nom en tête de
 ce petit document. Je serais très heureux de
 vous en offrir humblement la dédicace.
 J'ai un tas de projets dans l'esprit. J'ai
 merai bien ne plus être dans l'obligation
 de m'occuper de grammaire. Les œuvres
 de pure imagination sont plus tentantes
 et je me sens de plus en plus inclinée de
 ce côté. Je voudrais faire un assez long séjour
 en Grèce, avant de donner suite à cette
 idée. Pour le moment, je compte écrire en
 français et j'ai du travail sur la planche.

Votre dernière lettre contient des réflexions
 fort justes sur la triste réalité qui nous
 est faite par l'effort séculaire des sécularités.
 C'est un fait incontestable que la langue
 populaire a été contaminée; c'est un fait
 incontestable que dans les villages mêmes
 on recueille des formes savantes. Dans
 quelle mesure ces formes sont-elles capables
 de se fixer à jamais dans la langue; dans
 quelle mesure seront-elles modifiées par
 la grammaire populaire et se nivelant-elles
 conformément au reste de la phonétique et de
 la morphologie; dans quelle proportion, enfin,
 y aura-t-il des formes hybrides (en Xios
 à cause de n' Xios au lieu de n' Xio'), c'est
 précisément là ce que je voudrais essayer
 d'examiner dans le travail dont je vous
 parlais tout à l'heure. Quant au profit
 immédiat, pratique en quelque sorte, qu'il
 y aurait lieu de tirer de l'observation de ces
 faits pour la constitution d'une langue
 littéraire, il me semble, dès maintenant, que
 ce serait ici le cas d'invoker à juste titre
 ce principe souvent si mal interprété par les

pédants, qu'une langue écrite n'est ja-
 mais la photographie exacte de la langue
 parlée. Une langue littéraire demande
 toujours l'unité grammaticale à la base:
 c'est même là la raison d'être, et le germe
 de la fécondité est là. Que si, acceptant
 l'état des choses, prenant pour modèle la
 langue de la conversation à ses divers degrés
 (encore faudrait-il arriver à l'arbitraire, car
 cette langue varie suivant les sujets, parlants),
 que si donc nous écrivions comme on parle
 souvent à Constantinople ou à Athènes,
 il me semble que nous risquerions dans le οὐκ
 βίβαστος. Or, le οὐκ βίβαστος c'est la
diglossie et, en fait de langue littéraire,
 toute diglossie me paraît devoir fatale-
 ment aboutir à l'aglossie. La grammaire
 populaire n'est toujours, en fin de compte, la
 justification et son point d'appui dans la
 réalité; le peuple a déjà dit et dit tous
 les jours ἡ ἀπορία (cette analogie ne
 pourrait manquer de se produire): il n'y a
 rien d'extraordinaire à ce qu'il en vienne
 à dire ἡ ἀπορία, ἡ ἀπορία.

Si, en écrivant, nous ne décidions pas en
 action, en actions, pour ne pas, d'une
 part indubitable - à un moment où
 l'enseignement sera devenu vraiment
 obligatoire et national - que l'on décide en
 n'actions, en actions, et au génitif en
 actions. La question se pose donc de savoir
 si, à l'heure qu'il est, la langue littéraire
 qui prend pour base la grammaire populaire
 a le droit de répandre la décision actions,
 actions. Mais admettons même qu'elle le
 fasse : il faudra alors qu'elle tolère côté à
 côté le paradigme éxén, éxén et le
 paradigme actions, actions. Or, c'est là
 ce qui ne paraît contraire à l'essence de toute
 langue littéraire. Je ne fais guère ici que
 vous soumettre des réflexions qui me viennent
 au courant de la plume. J'aimerais bien
 que vous les combattiez. Cette correspondance
 m'éclaire et me fortifie et j'ai toujours
 le plus grand profit à vos lettres. Si vous voulez
 bien continuer, vous me ferez le plus grand bien.

Et cependant je ne vous ai pas encore dit pourquoi j'otais resté si longtemps sans vous écrire. Je n'ai pas débute par la moindre excuse. Croyez bien que ce que je vais vous dire n'est pas une défaite habile, un simple prétexte, une plaisanterie. Puisque nous sommes dans le & privé, je vous confesserai en toute sincérité que depuis deux mois - depuis notre retour de la campagne - j'ai été atteint d'agraphie. J'avais un peu trop forcé la machine l'hiver dernier et tout est été. Je n'y ai rien gagné. Il a fallu me reposer de toute force. Tout effort intellectuel me devenait une fatigue. J'aurais été dans l'incapacité de vous écrire une lettre convenable. Je sais bien que je m'en faisais assez de reproches. Mais véritablement je n'aurais pas pu. J'ai sur mon bureau une esquisse de lettre à votre adresse portant la date du 1^{er} Décembre, 88. J'ai dû être obligé de la laisser inachevée. J'ai préféré ne pas vous écrire que de vous écrire des lettres sans suite et

Sans cohésion. Je croyais gagner du temps l'année dernière à me surséjourner; mais cela aboutit toujours à des vacances qu'il faut prendre malgré soi. J'ai dû me mettre au vert. Maintenant que c'est fait, mon premier retour à la vie intellectuelle s'est manifesté par la présente lettre.

J'y joins l'envoi d'un petit filon à part qui n'a qu'un intérêt purement bibliographique, puisque le filon n'est pas dans le commerce; une brochure sur le patois qui m'a coûté un travail inimaginable; une grammaire grecque faite par un de nos élèves, revue, corrigée par moi sur les épreuves et qui m'a donné plus ^{de} ~~un~~ mal qu'un livre que j'aurais fait moi-même; enfin, le tome II de nos Essais de Grammaire historique des grecs. Tout cela est bien indigeste et bien lourd. Il sur fatigue de

Tant de grammaire. La brochure de
 Paton répond en partie à quelques uns des
 questions de votre dernière lettre; quelques
 pages de la longue Introduction des
 Essais traitent également de la langue
 mi-populaire mi-savante. Si vous ne
 recevez pas personnellement le N° que
 critique, je me ferai un plaisir de
 vous envoyer un exemplaire de numéros
 contenant quelques articles de moi.

Ne m'oubliez pas dans la distribution
 de votre prochain livre. Je voudrais en
 parler longuement à deux serons diffé-
 rents, comme je vous l'avais annoncé. J'en
 serais tout à fait heureux.

Et maintenant, cher Monsieur et cher
 maître, laissez moi vous donner ce nom
 qui vous servent si bien et croyez surtout
 à mon respect bien sincèrement affectueux.

Jean H. Clavié.